L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 22 SEPTEMBRE 1890. 64ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 22 SEPTEMBRE 1890.

Le canal de Manchester, Angleterre.

Nous lisons, dans le *Matin*, de Paris, l'article suivant, que nous reproduisons *in extenso* :

Après le pont sur le Forth, le canal de Manchester, qui est en voie d'exécution et qui sera ouvert au commerce en 1892, dans moins de deux ans, est une des œuvres les plus colossales entreprises dans ces dernières années.

La ville de Manchester, située à cent trente-deux kilomètres de Liverpool, et bien que desservie par quatre lignes de chemins de fer, est tributaire, pour la majeure partie de son commerce, du grand port de la Mersey.

Les industriels et les commerçants de Manchester et des districts voisins ont dépensé 375,000 fr. pour les études préparatoires de cet énorme travail, et, malgré l'opposition de la municipalité, de la direction des docks de Liverpool et des Compagnies de chemins de fer, ont obtenu la loi autorisant la mise à exécution du canal.

De la sorte, les vapeurs et autres navires de grand tonnage pouvant arriver de la mer jusqu'à Manchester, les frais de transport se trouveront réduits de moitié et les frais de débarquement et de camionnage à Liverpool supprimés.

Ce canal mesure cinquante-huit kilomètres environ. Il a son point de départ à Eastham, à dix kilomètres au-dessous de Liverpool. On construit en cet endroit des écluses qui pourront recevoir des navires à toute heure de la marée. Le canal se dirige de là sur Manchester, creusé au milieu des terres, ou empruntant par moments les cours de la Mersey et de l'Irwel, dont les eaux servent à l'alimenter.

La largeur est de 120 pieds au fond et de 172 pieds au niveau de l'eau ; en certains points, ces largeurs sont de 170 et 230 pieds. Aux différentes écluses, la largeur est encore considérablement augmentée et permettra aux vaisseaux de pouvoir tourner si c'est nécessaire.

Les plus grands navires pourront se croiser, dans n'importe quelle partie du canal, et, aux endroits réservés à la construction de docks ou d'établissements industriels, la largeur sera telle que les navires pourront s'éjourner le long des quais sans entraver la navigation montante et descendante.

L'établissement de ce canal maritime, déjà si important par lui-même, n'était pas sans entraîner la construction d'ouvrages considérables ; la nouvelle voie navigable rencontre, en effet, sur sa route, des lignes de chemins de fer et un canal d'eau douce.

Pour ce dernier, on a construit un pont-canal tournant, sorte d'aqueduc ou d'écluse mobile dont les portes se ferment au moment de la manœuvre et se ouvrent ensuite, conservant de la sorte un niveau constant et ne donnant lieu à aucune déperdition d'eau.

Quant aux voies ferrées, il était plus difficile d'établir des ponts tournants, qui auraient été une entrave permanente au service si actif des différentes lignes et, peut-être même, une source de danger; d'autre part, il importait de donner la libre circulation aux navires de haut bord et à mâture fixe. On n'est alors décidé à employer le système des chemins de fer de déviation à niveau élevé, c'est-à-dire que, par des remblais et des pentes données prises de loin, on amène les trains à la hauteur de ponts élevés de 75 pieds au-dessus du niveau du canal.

A Manchester, les quais qui ont développement de 9 kilomètres, sur lesquels sont établis des petits chemins de fer et des plans inclinés hydrauliques pour le chargement du charbon.

Enfin, grâce à l'usage de la lumière électrique, il sera possible aux vaisseaux de naviguer de nuit aussi bien que de jour, et l'on pourra traverser le canal en dix heures dans toute sa longueur.

Le canal passe au travers de rochers de grès et rencontre également sur sa route des dépôts d'alluvion, argile, gravier, sable ou terre glaise. On a employé pour le creuser 2,000 machines à vapeur de différents types, dont quelques unes ont extrait jusqu'à 2,400 mètres cubes en 10 heures. Il y a 194 grues à vapeur, 182 machines à vapeur mobiles à vapeur, et 209 pompes à vapeur employées aux travaux ; toutes ces machines consomment environ dix mille tonnes de charbon par mois.

L'excavation totale du canal et des docks atteint 46 millions de mètres cubes, dont 10 millions sont des rochers de grès. Les déblais sont employés à boucher les courbes des rivières coupées par le canal, à élever le niveau des terrains bas avoisinant, afin de les rendre propres aux diverses constructions à y élever. A son terrassement on emploie 173 locomotives et 6,200 wagons ou chariots. On a placé le long du canal on dans son lit 357 kilomètres de chemins de fer.

Les matériaux employés pour la construction des berges, des murs, des écluses et des docks sont le béton, le granit, le grès dur, les pierres calcaires du pays de Galles, et la brique.

On a calculé que le nombre de briques employées s'élèvera à 70 millions, représentant 175,000 mètres cubes, auxquels il convient d'ajouter 220,000 mètres cubes de maçonnerie.

Le canal de Manchester coûtera près de trois cents millions.

Russie.

Le courrier de Merv apporte d'importantes nouvelles de l'Asie centrale où les agents du Tsar ne restent pas inactifs. Grâce à eux, l'émir Afghan Abdurrahman s'est enfin décidé à faire acte d'indépendance vis-à-vis des agents anglais, et a chargé l'un de ses ministres de déclarer aux délégués afghans dont la mission sera de se rendre en Russie, discuter les bases d'un traité de commerce afghan-russe.

Le courrier nous apprend aussi que l'émir est las de l'obédiance et exigeante tutelle du délégué de lord Lansdown, le représentant à Caboul, et il n'est pas loin de s'en débarrasser par un petit coup d'État.

Depuis l'exécution du chemin de fer transcaspien, l'influence russe fait des progrès considérables en Afghanistan.

L'émir, qui, autrefois, en raison de l'éloignement de la Russie, était bien forcé de se soumettre à l'Angleterre, est moins souple depuis qu'il sent les Russes sur sa frontière, avec la certitude de trouver auprès d'eux un appui sérieux, en cas de conflit avec les agents anglais.

Il faut ajouter que cette nouvelle attitude est bien faite pour rallier l'opinion qui s'était groupée autour du prince Jean, frère de l'émir Abdurrahman, ennemi juré des Anglais.

Cette opposition a même grandi à la suite d'un incident qui n'est pas pour peu dans le changement de politique de l'émir : l'Angleterre entretient des bandes mobiles en Afghanistan dans le but évident de provoquer des incidents sur la frontière du Turkestan russe ; l'émir donne l'ordre à ses troupes de les disperser et de faire passer par les armes les prisonniers, ce qui fut fait, de là une grande colère chez le vice roi des Indes, lord Lansdown, qui menaça l'émir de lui trouver un successeur.

Abdurrahman, assure-t-on, s'est juré de se venger de cet procédé. De là, son rapprochement vers la Russie.

M. de Butzow vient d'arriver à Téhéran.

Il est porteur d'instructions précises pour exercer une pression énergique sur les Persans anglomanes de la cour Naser Eddin.

Les ordres dont M. de Butzow est porteur sont tellement formels, que si le représentant russe n'obtient pas immédiatement satisfaction et ne rétablit pas sur le champ de l'autorité russe en Perse, ainsi que cela existait, il demandera ses passeports au schah et la Russie ne comportera vis-à-vis de la Perse, comme si les deux nations étaient en état de guerre.

L'ultimatum de la Russie est pesé d'accord avec l'Allemagne ; il est regardé comme une preuve que l'Allemagne ne s'oppose pas à l'extension de l'influence de la Russie dans l'Asie centrale, contre les intrigues de l'Angleterre.

FEUILLETON.

LA

DUCHESSE CLAUDE.

— PAR —

RENE DE PONT-JEST.

(Suite.)

C'est dans cette maison de campagne que la chère malade avait été transportée lorsque l'affection dont elle était atteinte s'était si rapidement aggravée.

Des nombreux amis de la Frémerol, Berquelier était peut-être le seul à savoir qu'elle était mère, et malgré sa nature un peu rude, malgré son manque d'éducation première, cet homme comprenait le sentiment qui ordonnait à celle dont la conduite était une sorte de scandale public, de cacher avec soin sa maternité, pour que celle à qui elle avait dû donner son nom de jeune fille n'eût point à rougir d'elle.

Il avait fallu le danger que courait Claude pour que cette femme au désespoir, oubliant le mystère dont elle s'entourait à Nantes, y appelât son amant.

Celui-ci ne pouvait donc que se soumettre. Il serra la main de la malheureuse, la supplia d'une voix profondément émue de le tenir au courant de ce qui se passerait, et il partit.

Quelques heures plus tard, à la tombée de la nuit, Paul Guerrard arrivait à la villa.

Son père le présenta à Mme Frémerol et lui expliqua pourquoi il l'avait fait venir.

L'état de la fillette n'empirait pas sensiblement, mais le savant médecin avait une trop grande expérience de l'affection terrible dont il s'agissait pour s'y tromper.

Si les quintes de toux étaient plus espacées, elles étaient aussi plus douloureuses. Claude avait toute son intelligence ; mais c'était en sifflant qu'elle bégayait : marraine, marraine, à sa mère, qui s'efforçait d'étouffer ses sanglots et de retenir ses pleurs. Par moments elle rejetait sa tête en arrière et portait ses petites mains à sa gorge, comme pour en arracher quelque chose qui l'étouffait.

Lorsque le jeune docteur l'eut examinée à son tour, il fut entièrement de l'avis de son père : Si nulle amélioration ne se manifestait dans le courant de la nuit, il y aurait à craindre que les fausses membranes n'enveloppassent complètement les voies respiratoires et ne causassent l'asphyxie.

Aussi décidèrent-ils que l'un d'eux veilleraits afin de ne pas risquer de s'y prendre trop tard si l'opération devenait indispensable.

Mme Frémerol, qui ne pouvait plus douter du danger que courait sa fille, refusa de s'en éloigner, et quand Alexandre Guerrard se fut rendu dans la chambre qu'on lui avait préparée, elle s'installa auprès du lit de son enfant, pendant que Paul lisait, étendu dans un fauteuil.

La nuit s'écoula ainsi et le jour commençait à poindre, lorsque Claude fut prise d'un accès de toux des plus violentes, qui provoqua chez elle une sorte de suffocation.

Le visage congestionné, les yeux hagards, la bouche entr'ouverte, la pauvre petite semblait près de retourner à Dieu.

Geneviève ne prononçait pas une parole ; l'angoisse paralysait sa voix, ses larmes coulaient brûlantes sur le front de la chère aimée dont la tête reposait sur sa poitrine.

Paul Guerrard fit appeler son père.

Cinq minutes après, celui-ci arriva et comprit aussitôt ce qui se passait.

Il fit un signe à son fils et dit à Mme Frémerol :

—Nous n'avons pas un instant à perdre, retirez-vous, je vous prie; laissez-nous seuls avec votre femme de chambre.

—Oh ! je vous en conjure, permettez-moi de rester, supplia l'infortunée. J'aurai du courage; je ne tremblerai pas, je ne dirai rien. Ma Claude adorée, si elle allait mourir ! Mais vous ne voulez pas être là! Tenez, voyez, je suis calme. Que faut-il faire ?

Les efforts surhumains de cette mère pour lutter contre le désespoir étaient héroïques.

—Eh bien, soit, restez ! fit le vieillard, mais hâtons-nous!

Et, se faisant aider par la domestique, il roula le petit lit jusqu'à la fenêtre.

On était au mois de mai, les oiseaux chantaient dans le jardin, le soleil venait de se lever, et ses rayons joyeux, en inondant la pièce, faisaient social contraste avec la douleur de ceux qui entouraient celle dont le printemps était peut-être à sa dernière heure.

Paul avait déjà tout préparé. Son père se plaça à droite de la petite malade. A l'aide du pouce et l'index de sa main gauche il fixa son larynx et, de la droite, à l'aide d'un bistouri, il y fit d'un seul coup une incision verticale sur la ligne médiale, entre les deux muscles sternocléido-mastoïdiens.

Le sang jaillit, mais en petite quantité, l'opération n'avait lésé aucun vaisseau. La chère patiente poussa à peine un léger gémissement et resta immobile, comme un oiseau blessé.

La mère s'était voilé les yeux et se mordait les lèvres pour étouffer ses cris.

Alexandre Guerrard introduisit immédiatement dans la plaie un petit tube d'argent qu'il assujettit, et instantanément, la respiration artificielle s'établit, si nette que le visage de l'enfant exprima un soulagement appréciable.

Peu d'instante après, le pon enveloppé de mousseline qui allait entretenir autour de la plaie une température uniforme, l'opérée laissait sa tête pâlie reposer sur son oreiller.

Si nulle complication ne survenait, elle était sauvée !

Mme Frémerol s'était agenouillée auprès du lit et priait.

Vers le milieu du jour, Claude s'endormit, et le soir même l'habile praticien put affirmer que tout danger était conjuré.

La guérison n'était plus qu'une question de soin et de temps. Il en avait si complète conviction qu'il partit après le dîner, mais en laissant à la ville Paul, en qui on pouvait avoir confiance comme en lui-même, et en promettant d'ailleurs d'accourir, si cela devenait nécessaire.

Le diagnostic d'Alexandre Guerrard était exact. La fillette passa une nuit relativement bonne ; le lendemain, elle sourit à tout le monde, et, trois jours plus tard, lorsque le célèbre docteur revint, sans même avoir été appelé, il trouva l'enfant en état si satisfaisant qu'il l'embrassa tendrement et fit des adieux à Mme Frémerol, en lui disant :

—Vous n'avez plus besoin de moi et mon fils lui-même pourrait vous quitter, mais rien ne s'oppose à ce qu'il reste encore un peu près de vous.

—Oh ! merci, monsieur, merci ! s'écria Geneviève en saisissant vivement la main du vieillard pour y imprimer ses lèvres, comment pourrai-je jamais vous témoigner ma reconnaissance ?

—En faisant de votre fille une femme heureuse. Je n'oublie pas tout ce qu'il faut faire pour ralliser l'opinion qui s'était groupée autour du prince Jean, frère de l'émir Abdurrahman, ennemi juré des Anglais.

Cette opposition a même grandi à la suite d'un incident qui n'est pas pour peu dans le changement de politique de l'émir : l'Angleterre entretient des bandes mobiles en Afghanistan dans le but évident de provoquer des incidents sur la frontière du Turkestan russe ; l'émir donne l'ordre à ses troupes de les disperser et de faire passer par les armes les prisonniers, ce qui fut fait, de là une grande colère chez le vice roi des Indes, lord Lansdown, qui menaça l'émir de lui trouver un successeur.

Abdurrahman, assure-t-on, s'est juré de se venger de cet procédé. De là, son rapprochement vers la Russie.

M. de Butzow vient d'arriver à Téhéran.

Il est porteur d'instructions précises pour exercer une pression énergique sur les Persans anglomanes de la cour Naser Eddin.

Les ordres dont M. de Butzow est porteur sont tellement formels, que si le représentant russe n'obtient pas immédiatement satisfaction et ne rétablit pas sur le champ de l'autorité russe en Perse, ainsi que cela existait, il demandera ses passeports au schah et la Russie ne comportera vis-à-vis de la Perse, comme si les deux nations étaient en état de guerre.

L'ultimatum de la Russie est pesé d'accord avec l'Allemagne ; il est regardé comme une preuve que l'Allemagne ne s'oppose pas à l'extension de l'influence de la Russie dans l'Asie centrale, contre les intrigues de l'Angleterre.

Il ne se décida à s'expliquer qu'après s'être promis, par une sorte d'accommodement avec sa conscience, de ne pas pousser les choses jusqu'au bout avant d'avoir obtenu préalablement de Robert l'engagement d'honneur d'un changement complet dans sa conduite.

Alors, l'esprit plus calme, il aborda franchement la question.

—D'abord, demanda-t-il à Mme Frémerol, comment va Mlle Claude ?

—Oh ! quel ton cérémonieux, fit avec un affectueux sourire de reproche la mère de la jolie pensionnaire des Visitandines ! Mademoiselle Claude ! Eh bien ! mademoiselle Claude se porte à merveille. La chérie est toujours à son couvent, et il me tarde de l'en faire sortir. Trouves-lui donc un mari.

Il était impossible de mieux tendre la perche au docteur. Aussi ripouta-t-il aussitôt :

—C'est précisément ce que je viens vous offrir.

—Sérieusement !

—Très sérieusement. Un de mes amis, titré duc et vieux, désire se remarier.

—Un duc, un vrai ?

—Tout ce qu'il y a de plus authentique ! C'est le représentant de l'une des plus vieilles familles françaises.

—Jeune ?

—Trente-cinq ans à peine et encore très beau cavalier.

—Il ne voudra jamais de ma fille ou plutôt de Claude, car vous n'avez pas oublié que pour elle seule et pour vous, je suis sa mère.

—Vous n'avez à craindre aucune indiscrétion; mais je crois, au contraire, que ce mariage est possible.

—Votre ami cherche une grosse dot ?

—La démarche que je fais auprès de vous aurait une action honteuse si je vous dissimulais la vérité. Oui, mon ami est ruiné.

—Il épousera donc cClaude, s'il l'épouse, pour sa fortune !

—C'est vrai ! Mais il l'aimera ensuite pour ses beauté et tous les charmes de son caractère.

—Oui, peut-être ! Un duc ! Ma fille, duchesse ! Mon rêve ! Sait-on que vous êtes ici, et dans quel but ?

—On ne sait rien ! L'idée de ce mariage est de moi seul. Quand j'ai vu que celui dont je parle était disposé à donner son nom en échange d'une fortune qui lui permettrait d'échapper au désastre financier qui le menace, je me suis rappelé ce que vous m'avez dit jadis, et je suis venu sans faire part de ma démarche à personne.

—Puis je savoir ce nom ?

—Je ne puis le vous le cacher, certain que je suis que si rien ne se fait vous me garderez le secret. Le gentilhomme en question s'appelle le duc Robert de Blangy-Portal.

Geneviève tressaillit d'orgueil en répétant :

—Le duc de Blangy-Portal ! Un grand nom, en effet. Il est veuf depuis longtemps ?

—Depuis cinq ans et n'a qu'un enfant, un fils d'une dizaine d'années qui possède, du côté de sa mère, une ancienne de mille livres de rente, et héritera de sa tante, la comtesse de Lancray.

—M. de Blangy-Portal doit me connaître.

—De nom, c'est probable ; mais il n'est jamais entré ici ni rien vous a rencontrée nulle part, j'en suis sûr. Il y a plusieurs années que nous vivons, lui et moi, dans la plus étroite intimité.

—Et vous croyez que, sachant que je touche de si près à Claude, car vous comprenez qu'il devinera la vérité, lors même que je ne trouverais pas meilleur de la lui dire, sauf à lui jurer que je ne reverrai jamais ma fille quand elle sera mariée, vous croyez que cela ne sera pas un obstacle ?

—J'espère que non et pu-tôt être même mon ami ne vous imposera pas une séparation aussi radicale que celle à laquelle vous êtes prête par amour maternel. Cette question si intéressante pour votre cœur sera à traiter tout spécialement.

Accompagnant le bras de son fauteuil et sa main sur ses yeux, la Frémerol réfléchissait.

Son esprit était évidemment le siège d'une lutte des plus vives entre les pensées diverses qui s'y présentaient.

Sa vanité lui conseillait d'accepter pour sa fille ce titre qu'elle avait toujours rêvé ; mais son bon sens et sa tendresse la faisaient au contraire hésiter.

Elle avait une trop grande expérience du monde ses parisiens et de ses jeux pour s'illusionner un instant. L'homme qui se décidait à faire un mariage du genre de celui dont il s'agissait ne pouvait avoir sur l'honneur des idées bien sévères, puisque son ami était convaincu qu'il pouvait sur l'honneur de celle qui allait de celle qui deviendrait sa femme ; à moins cependant que cet homme, philosophe, se souciant peu des préjugés, ne fît prêt à les braver ouvertement, ainsi qu'à estimer et aimer, bien qu'étrangère à ses préjugés, celle qui lui apporterait la richesse et le bonheur.

Ce qu'il lui importait donc de connaître, c'était le caractère de ce duc de Blangy-Portal et si les embarras financiers qui lui faisaient rechercher une grosse dot étaient dus à des dérangements graves ou dans à des désordres de conduite dont sa femme aurait à souffrir.

A qui s'adresser pour connaître toute la vérité ? Pouvait-elle être bien certaine de la sincérité de Berquelier ? Était-il pas trop lié avec le duc Robert pour ne pas chercher quelques uns de ses défauts ? Elle craignait qu'il n'en fût ainsi, quelque confiance qu'elle eût en celui qui jadis s'était montré si dévoué auprès de son père.

Pendant que la Frémerol se faisait toutes ces questions, frappant impatiemment de son pied le parquet, Paul l'observait et son silence commençait à l'inquiéter, lorsque soudain elle se décida à le rompre en lui disant :

—Mon hésitation, n'est ce pas ? vous semble bien naturelle. C'est le bonheur de Claude qui est en jeu et je ne voudrais pas la sacrifier à mon ambition ! Berquelier comme de vieux amis, en toute franchise, M. de Blangy Portal est il un galant homme ?

—Comment l'entendez-vous ? Est-ce au point de vue de la probité ? Elle est inattaquable. Voulez-vous parler de ses habitudes, de ses mœurs ? Ce n'est certes pas un saint, mais il a toujours été, mais au vrai, pas trop mal noté. Il a toujours été discrète et sa conduite a toujours été irréprochable.

Mais il ne se demande pas autre chose. Promets-moi de rompre en tant qu'il est possible de le faire à un homme de la situation et de ton monde, avec les scélitesses qui l'ont conduit là où tu es aujourd'hui, et je te donne une femme et une fortune. Accepterais-tu ?

—Sacrebleu ! c'est tentant !

—Tu pourras prélever sur la dot cinq cent mille francs, j'en suis sûr, pour régler tes affaires, et il te restera deux cent mille livres de rente, c'est-à-dire plus que tu n'as jamais eu.

—Et toi, que deviendras-tu, quand je serai rentré dans le giron de l'Eglise, comme dirait mon honorable tante de Lancray.

—Tu me prêteras quelques billets de mille francs pour payer mes dettes, et je retournerai à mes malades.

—Les infortunés ! Voilà bien des malheureux que tu me proposes de faire d'un seul coup ! Tu dis : cinq millions ?

—Pas moins ! Je te sais incapable de manquer à ta parole. Jure, et dans cinq minutes, tu serai fixé.

—Et elle est est jolie la future duchesse ?

—Ravissante, bien élevée, intelligente, d'un caractère d'ange.

—Peste ! tu la connais bien !

—Depuis près de douze ans. Elle n'a jamais quitté le couvent où elle est entrée toute petite.

—Ni père, ni mère, ni famille alors ?

—Sauf pour toi et pour moi, elle sera sans parente.

—Ah ! ah ! j'entrevois la tache originelle !

—Personne ne pourra découvrir.

—Tu ne veux pas m'en dire davantage ?

—Pas avant que tu n'aies fait le serment en question. Que s'importe de prendre l'engagement que je dois exiger de toi, non parce qu'on me l'a demandé, mais parce que ma conscience me le commande.

—Ta conscience ?

—Oui, ma conscience. Alors que cette jeune fille était une enfant, mon père lui a sauvé la vie. Je serais plus que blâmable si j'abusais aujourd'hui de la confiance qu'on a en moi pour faire son malheur !

—C'est admirable, mais un peu mystérieux !

—Si l'affaire ne te convient pas, tu seras libre de la refuser.

—Et je priverais les malades de tes soins ! Allons, soit ! Je te donne ma parole que si l'épouse ta protégée, je serai un époux modèle.

—Cela te sera facile, tu adoreras ta femme, pour peu que tu ne sois pas le plus blasé des hommes. Ainsi, c'est entendu ?

—C'est juré !

—Sur l'honneur !

—Sur l'honneur !

—Eh bien ! voici mon rouen, car c'est vraiment un !

Guerrard raconta alors à son ami dans quelles circonstances il avait connu Claude ; quel était son état civil, comment et quelles étaient les objections de celle qui doitait si richement cette jeune fille, dont on ne la croyait que la marraine.

Il n'omit volontairement qu'une seule chose : de prononcer le nom de Geneviève.

—Je ne vois pas jusqu'où de cas absolument rédibitoire, fit Robert lorsque le docteur eut terminé son récit. Puisque la père est inconnu, n'en parlons pas ; mais la mère, c'est évidemment cette marraine millionnaire. Or une mère, si prête qu'elle soit à tous les sacrifices, ne peut disparaître tout à fait. Il ne s'agit plus que de savoir qui elle est.

—Tu la connais de nom. Et c'est là où tu verras peut-être un obstacle infranchissable : c'est Mme Frémerol.

—Mme Frémerol ! attends donc ! Il me semble, oui, c'est bien cela ; l'ancienne maîtresse du richissime entrepreneur Berquelier ?

—Elle-même !

—En effet, elle doit avoir une fortune énorme. Je me souviens d'avoir entendu dire, il y a cinq ou six ans, qu'il lui avait laissé une demi-douzaine de millions. Cette décorollette Claude est probablement sa fille.

—Non, Mme Frémerol était mère bien avant de connaître Berquelier.

—Alors, père vraiment inconnu ! C'est égal, quelle drôle de belle-mère tu m'offres là !

Guerrard, qui n'avait pu s'empêcher de rire à cette exclamation de son ami, répondit cependant avec gravité :

—Je te ferai observer que je ne t'offre aucune belle-mère, mais une orpheline.

—Une orpheline ! Une pseudo-orpheline !

—De plus tu n'ignores pas qu'il y a déjà longtemps que Mme Frémerol ne fait plus parler d'elle. Sa maison n'est ouverte qu'à des gens du meilleur monde, à de grands artistes, à des littérateurs célèbres, et je t'assure, moi qui l'ai vue souvent dans ce milieu-là, qu'elle y fait excellente figure. Son nombre de peintres, d'hommes de lettres et de sculpteurs lui doivent leurs premiers succès et ne savent rien de son passé.

—Un Mécène en jupons. Et plus d'amours !

—Du moins on ne nomme personne, bien qu'elle soit fort belle encore. Tout se passe dans son splendide hôtel de la rue de Prony avec beaucoup de tact et de décence. Du reste, qu'est-ce que cela te fait ? puisque jamais Mlle Claude n'a mis ni ne mettra les pieds chez sa mère, de même que jamais sa mère ne viendra chez elle.

—Mais enfin, antérieurement à ce Berquelier, elle a eu passé, cette femme-là ! En sais-tu quelque chose ? De quel pays est-elle ?

—Je l'ignore absolument, et tu pesnes bien que je ne lui ai fait aucune question à ce sujet. Je ne connais de sa famille que la vieille tante qui est venue habiter aux environs de Nantes le jour où un petite-nièce est entrée chez les Visitandines.

—Tout cela est bien mystérieux !

—Il est probable que, comme quelques-unes de ces belles filles qui ont fait fortune à Paris, la mère de Claude n'a fui la province, après quelque premier amour déçu. Ce qui me paraît certain, c'est qu'elle ne doit pas être de trop basse extraction, car au moment où je l'ai vue pour la première fois, il y a de cela plus de dix ans, elle m'a semblé une femme bien élevée.

—Que ferais-tu à ma place, mais là, sincèrement ?

—Moi, j'irais voir Mme Frémerol, et si je m'entendais avec elle sur certains points délicats à régler : ses rapports futurs avec sa fille, j'épouserais celle-ci des deux mais pour en faire la plus adorable des duchesses. Je lui ai dit de tout tout ce que je devais lui dire sur ton passé et sur ta situation présente ; tu n'as donc à craindre de sa part aucune question embarrassante. Va la trouver, cause avec elle, tu prendras ensuite un parti.

—Eh bien, soit ! rends-moi le service de demander à Mme Frémerol un rendez-vous ; j'irai chez elle ; cela ne m'engagera pas au delà de ce que je voudrai.

Le duc Robert avait jeté ces mots en quittant brusquement son siège et il s'était mis à arpenter fébrusement le fumoir.

Il était évident que son vieil orgueil se révoltait encore, et que, si prêt qu'il fût à le sacrifier à ses embarras financiers, il eût préféré que Guerrard n'en sût rien.

Plus tard, lorsqu'il aurait donné son nom à la fille de la Frémerol, s'il s'y décidait, son ami serait là toujours comme un témoin de son marché honteux. Cette idée l'humiliait.

Il'un autre côté, cinq millions, c'était plus qu'il n'avait espéré trouver jamais. Il pourrait se débarrasser de ses créanciers, dégrever ses biens des hypothèques qui le ruinaient, reconstituer son existence luxueuse de jadis, et devenir même, pourquoi pas ? si cette jeune fille était aussi charmante que le docteur l'affirmait, un mari fort heureux.

Et, cette perspective chassant ses dernières scrupules, il revint tout courant à Paul pour lui dire :

—Eet-ce entendu ? te charges-tu d'écrire et de voir Mme Frémerol ?

—Certes, oui. Mais je crois que le plus simple est de lui adresser un mot par la poste.

Fais comme tu voudras.

Guerrard recula son fauteuil jusqu'à la grande table sur laquelle se trouvait tout ce qui lui était nécessaire, et traça ces lignes :

Chère madame, j'ai fait part à mon ami, sans aucune restriction, de notre entretien de ce matin, et il me charge de vous demander quel jour et à quelle heure vous voudrez bien le recevoir."

Puis, donnant à lire ce billet au duc :

—Est-ce bien cela ? lui demanda-t-il.

—Parfaitement, quoique peut-être un peu bref. Tu ne me nommes même pas.

—Par prudence, quoique la mère de la mère de Claude incapable de la moindre indiscrétion ; mais si vous ne vous entendez pas, il ne restera nulle trace de ta démarche.

—Tu as raison ; glisse cela sous enveloppe.

—Et je mettrai moi-même cette lettre à la poste. Il est inutile que l'un de tes gens lise le nom de Mme Frémerol.

Quelques instants plus tard, les deux amis sortaient ensemble de la rue de Prony.

Guerrard confia sa missive à la boîte du Palais Bourbon, et le comte prenait le pont de la Concorde, où Paul distinguait au duc, en lui montrant la Seine :

—Hein ! Tu ne penses plus à faire le plongeon. Dire que si je n'y avais quelque peu poussé, on nous repêcherait peut-être en ce moment même dans les flots de Saint-Cloud !

Ce jour là, Blangy-Portal et Guerrard dînèrent à leur club, mais ils n'y prolongèrent pas leur soirée, et le lendemain, vers le dont-midi, ils déjeuner rue de Lille, son ami lui montra, tracé d'une écriture élégante, ce billet qu'il avait reçu par le courrier du matin :

"Si monsieur le duc de Blangy-Portal veut bien faire à Mme Frémerol l'honneur de se rendre chez elle, 7, rue de Prony, elle l'attendra aujourd'hui vers trois heures après midi. Si, au contraire, il préfère la rencontrer ailleurs, elle se trouvera, à l'heure qu'il voudra bien lui indiquer, là où il lui donnera rendez-vous."

—Qu'en ta dit ? demanda Guerrard.

—J'irai simplement rue de Prony, répondit Robert Ces quelques lignes témoignent de la part de celle qui les a écrites un tact et une délicatesse dont je suis extrêmement sagure. J'ai annoncé à Mme Frémerol que je serai chez elle à trois heures. M'accompagnes-tu ?

—Non pas ! Mon rôle est fini, et ma présence vous embarrasserait tous deux.

—Oh te retrouverai-je ?

—Rue de Bolsey d'Anglas, pour dîner.

—C'est perfait. En attendant, allons mettre à table, et lisez veuille que l'abbé Monnier ne tonne pas de nouveau avec son élève contre les mésalliances !

V

MÉSALLIANCE.

EXACT au rendez-vous qu'il avait accepté, M. de Blangy-Portal se fit conduire, le jour même, à trois heures, rue de Prony.

Le portainement des ordres y avaient été donnés en vue de son arrivée, car la porte de l'hôtel était grande ouverte, et sa voiture put le conduire jusqu'au perron, au haut duquel il trouva, sur le seuil du hall, un valet de pied qui, sans lui demander son nom, le conduisit tout de suite dans cette galerie où Mme Frémerol avait reçu la veille le docteur Guerrard.

Geneviève était là, debout contre la cheminée et les yeux fixés avec tendresse sur un vaste tableau de Meissonier.

Elle se retourna vivement et, après avoir répondu au salut de son visiteur, elle lui dit, en lui offrant du geste un siège, en face du fauteuil où elle prit place :

—Monsieur le duc, étant donné le motif de votre démarche, je suis flattée que vous ayez préféré me voir chez moi plutôt que partout ailleurs. C'est là, de votre part, une preuve d'estime que vous ne regretterez pas de m'avoir donnée, je l'espère.

—Je vous devais cette marque de courtoisie, madame, répondit le gentilhomme en s'inclinant et sans trop trahir la surprise que lui causaient la beauté, le tout parfait et la distinction de celle qu'il venait de quitter, et dont les yeux valaient fait jadis ses aventures galantes. Que nos relations deviennent plus intimes, ou que nous ne soyons, après mon départ d'ici, que deux personnes qui se sont rencontrées par hasard, je ne m'en applaudirai pas moins d'avoir eu la bonne pensée de refuser la proposition que, par excès de délicatesse, vous m'avez faite, de nous rejoindre sur un terrain neutre.

Venant d'un grand seigneur tel que le duc, ce ton de déférence flattait doublement Mme Frémerol; aussi reprit-elle aussitôt avec un sourire.

—Alors, rien ne s'oppose à ce que nous causions en toute franchise du projet dont votre ami commun a eu l'idée.

—C'est tout à fait mon avis, et je suis prêt à ne pas apporter moins de loyauté que vous dans notre entretien, répondit Robert.

—Passons rapidement sur un premier point qui peut vous revenir. Vous n'ignorez pas qui je suis... ou plutôt ce que j'ai été, et, moi, je sais sur vous tout ce qu'il était indispensable que je connusse : la noblesse de votre maison, l'illustration de votre race, vos qualités personnelles et les défauts financiers qui vous décident à chercher une fortune nouvelle en dehors de votre monde, mais dans des conditions de nature à vous épargner tout blâme de vos pairs et à sauvegarder votre juste orgueil. C'est bien cela ?

—Absolument.

—Il se trouve que votre notaire a été accidentellement le mien ; je l'ai vu ce matin, c'était mon devoir. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle discrétion je l'ai interrogé ; il ne m'a confirmé d'ailleurs que le récit du docteur Guerrard. Aussi ai-je décidé qu'au lieu des cinq millions de dot que celle dont nous parlerons dans un instant recevra de sa grand'tante, et non de moi, il ne sera versé officiellement à son mari que quatre millions cinq cent mille francs. Ce mari touchera de la main à la main, sans en donner même un reçu, un demi-million. Il pourra ainsi mettre ordre à ses affaires.

—On ne saurait agir avec plus de délicatesse. J'en suis vraiment touché.

—De plus, les époux seront mariés sous un régime mixte, tenant de la communauté et de la séparation de biens ; de façon à ce que la femme puisse toujours être agréable à son mari, et que celui-ci soit en réalité le chef de cette communauté. Quant à l'héritage que la duchesse de Blangy-Portal est appelée à recueillir un jour, celle qui le lui laissera saura prendre toutes les mesures nécessaires pour que la source de cet héritage ne donne lieu à aucun commentaire malveillant. Tout cela vous paraît-il bien ?

—Je ne puis vous exprimer, madame, l'impression que je ressens de vos paroles si nobles et si loyales. Guerrard m'a dit de votre caractère, de votre cœur, de votre esprit, mille choses parfaites. Il était en dessous de la vérité. Comme donc, si vous le voulez bien, de parler à la troisième personne de celui qui est prêt à épouser votre fille, si vous daignez la lui donner. S'il est vrai qu'aller encore je ne cherchais qu'une fortune nouvelle pour réparer des maladresses dont j'aurai souci de me garer désormais, j'ai en ce moment la conviction que notre ami, en me mettant en rapport avec vous, a plus fait pour mon bonheur que pour ma richesse future.

En s'exprimant ainsi, avec un accent plein de sincérité, le duc Robert, peut-être malgré lui, exagérait de beaucoup ces sentiments, mais, en réalité, son scepticisme accoutumé disparaissait au point devant l'attitude si franche et si digne de cette femme, qui s'efforçait de transformer une opération toute d'argent en une affaire de cœur.

—Maintenant, causons un peu de ma fille, poursuivit Geneviève d'une voix tendre. Vous ne la connaissez même pas de vue. La voici.

Elle avait pris sur la cheminée le portrait de Claude et le présentait à Robert, qui s'écria :

—Ravissante, plus belle encore que Guerrard ne me l'a dépeinte !

Ce portrait était une grande photographie qui représentait en pied la jeune fille dans son uniforme du couvent. Il était impossible de rêver rien de plus poétique, de plus chaste, de plus charmant.

—Eh bien ! cette enfant que j'adore, cette enfant pour qui je sacrifierais ma vie, je suis prête à m'en séparer, à ne la rencontrer jamais en quelque sorte, si ce n'est en public, qu'elle tienne le rang dont elle est digne.

—Oh ! madame, vous condamner à ne pas embrasser votre fille ! Qui oserait vous imposer cela ? De plus, est-ce qu'elle ne se révolterait pas contre une semblable séparation ?

—J'ai élevé Claude en vue de mes projets. Je lui ai fait entendre, depuis longtemps déjà, que si elle trouvait un parti selon mon ambition, c'est-à-dire dans un monde où mon extraction bourgeoise ne m'a pas permis de pénétrer, nous consentirions de nous voir.

—Et Mlle Claude n'a fait aucune objection ?

—Elle m'a répondu d'abord qu'elle ne voulait pas me quitter ; je l'ai laissée dire, puis, comme l'esprit de ses amies du couvent, son esprit à elle s'est ouvert à des perspectives d'avenir, et, la sachant riche, sédduites par ses qualités, celles qui l'entouraient lui ont conté lui ont en quelque sorte donné rendez-vous dans leurs salons futurs. Pour tout le monde, Claude est une orpheline qui a hérité de son grand-père maternel une fortune considérable ; elle n'a plus qu'une seule parente, une sœur de cet aïeul, sa grand'tante, qui habite Varneuil. Moi, je ne suis que sa marraine, c'est-à-dire rien pour personne, si même pour elle devant la loi.

—